

Pierre Lohner

Pierre est parti, lui qui tenait tant à la vie. Toujours debout, vaillant, prêt à affronter les événements. Ceux qui lui advenaient, comme ceux qui le révoltaient. Peut-être a-t-il été forgé par son origine alsacienne, son enfance pendant la guerre passée loin de ses parents, chez son oncle et sa marraine, vivant un temps dans la forêt. Cette période trouble a sans doute été fondatrice. Fondatrice d'une personnalité hors du commun, qui savait poser sur les êtres, sur le monde, sur les paysages un regard d'une exceptionnelle acuité, qui témoignait de son urgence à vivre.

S'il savait voir la beauté des choses, c'était aussi un homme révolté, blessé par l'injustice, par la barbarie de certains de ses semblables. Un maître mot chez Pierre était l'engagement : politique, dès la guerre d'Algérie ; artistique pour témoigner de son époque ; dans ses relations aussi, Pierre était un homme entier, intègre et passionné. Il savait construire des relations d'une qualité rare, de connivence, de complicité, d'amour. Sa vie a été riche et il savait enrichir celle des autres, celle de ses nombreux amis, celle de ses élèves – tout au long de ses quarante ans d'enseignement – dont il a même, pour certains, déterminé la carrière artistique. Celle de sa famille, sa première femme Michèle, puis Isabelle, auprès de qui il a passé plus de quarante ans, ses deux enfants, Marie-Stéphanie et Tristan, ses deux beaux-enfants, Antoine et Marie, leurs femmes, compagnes et compagnons, Françoise, Jérôme, Nadia, et beaucoup de petits-enfants dont il aimait tant la présence : Hugo et Anouk, Emma et Nina, Simon et Juliette, Kévin, Mathilde et Lucie.

Son travail était une perpétuelle recherche, son œuvre, toujours en devenir, jamais accomplie, parce qu'il a cherché jusqu'au bout « les traits pour le dire ». Et il approchait du but. Il a confié, à propos de sa dernière toile, qu'il lui semblait avoir « presque » saisi ce qu'il poursuivait. Ce qui signifie, je crois, trouver l'équilibre entre ce qu'il avait à dire et la manière de le représenter. Ces préoccupations esthétiques se retrouvent aussi dans ses dessins, dans tous ses traits, que ce soit pour dénoncer la guerre et l'oppression, pour représenter la beauté féminine ou célébrer l'innocence de l'enfance avec ses petites filles aux tresses rousses ou brunes ou ses petits garçons joufflus, joueurs de flûtiau.

Au-delà de ces représentations, il cherchait l'harmonie dans sa façon de structurer ses compositions : ligne d'horizon, point de fuite, jeux de lumière ou perspective définie par un bras qui se tend, une main grande ouverte, la nacelle d'une balançoire qui s'élève. Sa palette s'était peut-être un peu éclaircie depuis qu'il avait quitté Paris pour Saint-Georges il y a huit ans, lui qui questionnait si assidûment le mystère de l'harmonie des couleurs, lorgnant du côté d'Ingres qu'il admirait tant. Sans oublier Fra Angelico et Piero de la Francesca, peut-être pour la dimension mystique de leur œuvre, dans laquelle se lit le dépassement de la condition humaine. Sans oublier, non plus son dialogue intime et permanent avec les peintres de Lascaux et tous ceux du Quattrocento ; ni son maître et ami, Albrecht Dürer.

Une grande foi en l'homme l'habitait, exprimée par une attention aux autres, une écoute, une compréhension, une chaleur réconfortante. Il a tant apporté à chacun d'entre nous réunis ici. Il nous a tous réchauffés à son regard attentif et tendre, à son sourire si doux. Avec lui, tout devenait passionnant : une racine, un rocher, une

empreinte dans la terre de biche ou de sanglier, et les nuits à la belle étoile à observer le ciel et à parler.

Comme l'a dit Dürer à propos de Mantegna lorsqu'il est mort : « C'est un soleil qui s'éteint. »

Reste une œuvre qui doit continuer à vivre. Reste sa présence en nous qui nous envahit et nous habite. Reste un sentiment de partage et d'inachevé.

Marie Akar, le 7 novembre 2008.